Document généré le 28 juin 2025 14:14

Ciné-Bulles

Fantasia
Vampires coréens et délire japonais

Stéphane Defoy

Volume 27, numéro 4, automne 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/574ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2009). Compte rendu de [Fantasia : vampires coréens et délire japonais]. *Ciné-Bulles*, *27*(4), 50–53.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vampires coréens et délire japonais

STÉPHANE DEFOY

S'échelonnant désormais sur trois semaines entières, le festival Fantasia (la 13e édition en juillet dernier ayant été augmentée de deux jours) est certainement l'événement cinématographique québécois le plus laborieux à couvrir. Fort heureusement, la programmation, additionnée de sections marquées, permet de cibler les films les plus significatifs. Une fois soustraits les navets hilarants, les fictions *gore* où l'hémoglobine ne finit plus de couler ainsi que les films d'action où les malfrats experts en kung-fu règnent en maître, que reste-t-il d'intéressant à se mettre sous la dent? Comme chaque année, la sélection de longs métrages en provenance du continent asiatique demeure l'attrait principal de l'événement qui, rappelons-le, se spécialisait originellement dans le cinéma extrême-oriental. La cuvée 2009 souligne le retour en force des cinémas japonais et sud-coréen avec la présence de cinéastes à la notoriété acquise (Park Chan-wook, Kim Ki-duk, Sion Sono); à ceux-ci s'ajoutent quelques premiers films réalisés par de cinéastes prometteurs.

Thirst de Park Chan-wook (Corée du Sud)

Thirst, Prix du jury au dernier Festival de Cannes, était sans contredit le film le plus attendu de l'édition 2009. Le réalisateur de **JSA** s'était fait de nombreux admirateurs avec sa trilogie sur la vengeance (**Sympathy for Mr Vengeance**, **Oldboy** et **Lady vengeance**) qui s'essoufflait sérieusement dans le dernier volet. Cette fois, Park revisite à sa manière les codes du film de vampire. L'impressionnant Song Kang-ho (**Sympathy for Mr Vengeance**, **The Host**) y tient le rôle principal, celui d'un prêtre tourmenté qui, après une transfusion, se transforme peu à peu en vampire. Comme les longs métrages précédents, **Thirst** confirme l'indéniable talent du réalisateur pour la mise en scène et les séquences d'une grande richesse visuelle et d'une originalité à couper le souffle. Le directeur de la photographie, Chung Chung-hoon, réalise de superbes mouvements de caméra et des cadrages ingénieux. En revanche, le scénario, alambiqué, s'empêtre dans des rebondissements superflus, particulièrement dans la seconde partie du film alors qu'un jeu de massacre s'installe entre les deux protagonistes. Le récit perd de sa fluidité et tourne rapidement à vide. Malgré certains passages remarqués (par exemple, les scènes de sexe et la sublime conclusion), **Thirst** demeurera un film mineur dans la filmographie de Park.

The Chaser de Na Hong-jin (Corée du Sud)

The Chaser se définit comme un thriller haletant chargé d'un humour noir typiquement coréen. Comme il est souvent de mise dans ce genre de film, le personnage principal, insatisfait de l'enquête menée par la police, décide de se faire justice. Cette fois, l'intrigue s'articule autour de Jung-ho, un antihéros aux méthodes douteuses. Ancien policier désabusé par le métier, il est devenu proxénète. Mais les filles sous sa gouverne disparaissent une à une et à force d'investigation, Jung-ho découvre qu'elles vont toutes à la rencontre du même client. Chasse à l'homme habilement filmée de nuit dans les rues obscures de Séoul, le premier film de Na Hong-jin tient le spectateur en haleine jusqu'à la fin et démontre que le cinéaste n'a pas son pareil lorsqu'il s'agit d'alterner scènes d'action pure et séquences terriblement inquiétantes. Il faut aussi souligner qu'au-delà de sa mise en scène précise, le réalisateur n'a rien à envier à personne pour ce qui est de l'agencement d'ambiances glauques dans des décors miteux, caractéristiques récurrentes des récents films d'horreur américains (**Hostel**, **Saw**, etc.). De plus, la lutte stupéfiante, très physique au demeurant, que se livrent deux excellents acteurs — Kim Yun-seok en crapule sans vergogne et Ha Jung-woo en tueur au calme olympien — fait monter l'intensité d'un cran. Malheureusement, **The Chaser** arrive après **Memories of Murder** de Bong Joon-ho, l'un des prodiges de la nouvelle vague du cinéma coréen de la fin des années 1990. Il y a trop de similarités avec le film de Bong (intrigue en forme de labyrinthe, tueur en série séduisant, incompétence policière, etc.), qui lui est nettement supérieur, pour faire du polar de Na un film marquant. Néanmoins, **The Chaser** se classe au-dessus de la moyenne dans la catégorie film noir tordu avec une dose de satire sociale. D'ailleurs, Leonardo DiCaprio a acheté les droits du film et un *remake* est déjà en chantier.

Thirst de Park Chan-wook

Love Exposure de Sion Sono (Japon)

Le meilleur film de Sion Sono date de 2002. **Suicide Club** traitait du mal-être de la jeunesse nipponne dans une société hyper codifiée. La scène du film où des jeunes collégiennes se lançaient collectivement devant un métro en marche avait alors secoué les plus insensibles. Depuis, Sono s'amuse à transgresser les codes du cinéma de genre comme dans **Exte : Hair Extension**, pastiche du film d'horreur nippon où la pilosité des victimes finit par les tuer. Pour son nouveau film, il ne recule devant rien. Fiction foutraque où il est question de catholicisme, d'amour lesbien, de culte religieux maléfique et d'acrobatie pour prendre en photo les dessous des filles en mini-jupes, **Love Exposure** témoigne de l'imagination fertile du réalisateur. On doit avoir les nerfs solides pour assimiler cette extravagante odyssée de quatre heures. Et résister à la tentation de quitter la salle tant certaines séquences frisent le ridicule et l'exubérante prestation des comédiens irrite. Force est cependant d'admettre que Sono mène sa barque comme il l'entend et que son foisonnant récit ne laisse aucun répit, notamment grâce à une structure narrative impeccable. Objet anticonformiste, **Love Exposure** dégage une impression de totale liberté assez belle à voir. Certains passages complètement absurdes exaspèrent alors que d'autres, comme celui où le personnage principal retient son amoureuse captive dans un vieux bus hors d'usage, témoignent d'une envoûtante poésie. **Love Exposure** atteste la capacité du cinéma japonais à engendrer des films aussi improbables qu'inclassables.

My Dear Enemy de Lee Yoon-ki (Corée du Sud)

Le scénario de **My Dear Enemy** se résume en deux phrases. Hee-Su retrouve son ancien amoureux (Byong-Wun) afin de récupérer les 3 500 $ qu'il ne lui a jamais remis. Pour trouver l'argent, ils déambulent dans Séoul où Byong-Wun sollicite la générosité des demoiselles qu'il a fréquentées auparavant. Cette comédie romantique aux accents jazzy, comme les meilleurs Woody Allen, pourrait aligner les clichés; mais c'est mal connaître la perspicacité de Lee Yoon-ki. Moins intrigant que son film précédent, **Ad Lib Night**, **My Dear Enemy** repose sur la rencontre de deux personnages aux tempéraments diamétralement opposés. D'une part, un amusant séducteur, immature et sans une once de méchanceté; de l'autre, une jeune femme froide, timide, aux répliques incisives. Même si le trajet s'éternise, Lee propose un joli moment de cinéma où la complicité de deux excellents comédiens (Ha Jung-woo, le tueur en série de **Chaser**, et Jeon Do-yeon, Prix d'interprétation féminine en 2008 à Cannes pour **Secret**

Sunshine) crève l'écran. Par contre, on se serait volontiers passé des nombreux placements de produits (KFC, Coca-Cola, Hyundai) peu subtils. En salle au Québec, dès cet automne.

Instant Swamp de Satochi Miki (Japon)

La colorée Haname tente de conjurer le mauvais sort qui s'abat sur elle depuis sa tendre enfance alors qu'elle a jeté un porte-bonheur dans un marécage. Convaincue qu'elle peut modifier la suite de son existence, elle garde d'autant plus le moral que le hasard lui a enfin permis de connaître son véritable père, un antiquaire farfelu qui collectionne des objets insolites. Avec **Instant Swamp**, Satochi Miki, le réalisateur de l'amusant **Adrift in Tokyo**, poursuit sa démarche atypique en présentant un éventail de personnages débordant d'imagination au cœur d'une intrigue déstructurée. Comme dans son long métrage précédent, ses protagonistes sont affublés d'étranges coupes de cheveux faisant probablement référence aux mangas japonais. Cependant, il est difficile de connaître les intentions du cinéaste dans cette histoire abracadabrante qui aligne les digressions. Le scénario, touffu, renferme une multitude d'anecdotes sans liens apparents. Il est néanmoins évident que les thèmes de la préservation des liens affectifs qui animent les êtres, ainsi que l'importance d'affirmer sa différence, parcourent l'œuvre de Miki. Somme toute, **Instant Swamp** s'apparente à une fable où le burlesque et l'absurde font bon ménage. La bonne humeur qui se dégage du film est due en grande partie au jeu énergique et contagieux de Kumiko Aso, une sorte d'Amélie Poulain nipponne remplie de bonnes intentions. Ne serait-ce que pour sa conclusion, aussi imprévisible qu'hallucinante, **Instant Swamp** est à voir. Un dénouement inattendu prenant naissance dans un marais instantané (d'où le titre du film) et qui donne envie de croire à l'existence des animaux mythologiques.

Daytime Drinking de Noh Young-seok (Corée du Sud)

Au rayon « J'ai perdu deux heures de mon temps », les longs métrages se sont joyeusement succédé (**Antique**, **Orochi**, **Crush and Blush**, pour ne nommer que ceux-là). **Daytime Drinking**, une comédie douce-amère où le soju — boisson alcoolisée populaire en Corée du Sud — coule à flot, fait partie de cette catégorie peu envieuse. Ce premier film à petit budget (à peine 10 000 $) dégage néanmoins un certain charme grâce en partie à la bouille sympathique du personnage principal, Song Sam-dong, un jeune homme naïf et influençable, incapable de dire non. Pour le reste, **Daytime Drinking** repose sur un scénario bancal où les développements sont prévisibles des kilomètres à l'avance. Au cours de ses mésaventures, le protagoniste central rencontrera un couple qui lui fera les poches, un homosexuel refoulé qui tentera d'obtenir ses faveurs et une femme qui ne cessera de le traiter de trou-du-cul. Par ailleurs, le récit accumule des hasards qui ne font aucun sens. Tous les personnages finissent par recroiser le chemin du héros, ce qui donne lieu à d'invraisemblables retournements de situation. Dans le programme officiel du festival, on comparait cette fiction aux œuvres phares de Jim Jarmusch (**Stranger than Paradise**, **Down by Law**, **Ghost Dog**). Certains devraient faire leur devoir et revisiter la filmographie du cinéaste américain. Il reste à Noh Young-seok tout à faire et à prouver, car le manque de moyens ne peut excuser le manque d'imagination. ■

Instant Swamp de Satochi Miki

COUP DE CŒUR

The Clone Returns Home de Kanji Nakajima

Science-fiction enveloppante

STÉPHANE DEFOY

Aux antipodes de l'exultation d'un Sion Sono ou du cabotinage de Takashi Miike qui présentait, en ouverture de Fantasia, le tape-à-l'œil **Yatterman**, tiré d'un dessin animé japonais des années 1970, la démarche de Kanji Nakajima se compare, par la rigueur de son écriture et de son traitement contemplatif, au travail de ses comparses Kore-Eda Hirokazu (**Nobody Knows**, **Still Walking**) et Naomi Kawase (**Shara**, **La Forêt de Mogari**). Son premier long métrage, **The Clone Returns Home**, suit les traces d'un jeune astronaute (Kohei) qui accepte de participer à un projet expérimental. Advenant son décès en mission spatiale, les scientifiques seront en mesure, en utilisant ses gènes, de le cloner. Parti en expédition, il est victime d'un accident tragique. Selon les directives de ses supérieurs, son clone prendra sa place auprès de sa femme mystifiée.

Cette science-fiction d'une beauté plastique sidérante n'a pas besoin d'en mettre plein la vue avec une myriade d'effets spéciaux sophistiqués pour captiver le spectateur. En ce sens, **The Clone Returns Home** rappelle **Solaris** d'Andrei Tarkovski (1972). Les deux films traitent également du désir inconscient de renouer avec ceux qui nous ont quittés dans des circonstances inattendues (accident, maladie foudroyante, etc.). Nakajima donne le ton en ouverture avec une magnifique scène tournée en plan-séquence et utilisant le contre-jour afin d'instaurer une ambiance où plane un mystère aérien; cette atmosphère nébuleuse imprégnera le film tout entier. Le réalisateur approfondit ensuite avec nuances la psychologie du personnage central et les liens qu'il entretient avec ses proches. Une incursion, par le biais d'un *flash-back* habilement construit, dans l'enfance de Kohei laisse deviner que les drames vécus à cette époque ont déterminé le reste de son existence. En revanche, le réalisateur s'attarde peut-être trop longuement aux tergiversations de l'astronaute quant à sa participation à ce projet expérimental. C'est après le décès de ce dernier, et avec l'apparition de son clone, que le long métrage prend définitivement son envol.

Méditatif à souhait, **The Clone Returns Home** soulève, tout en explorant la nature de l'identité humaine, des questions éthiques fondamentales sur les conséquences et la légitimité du clonage humain. Nakajima semble suggérer que la création artificielle de la vie humaine risque de susciter plus de douleurs et d'incertitudes qu'il n'amènera de plénitude. L'intrigue approfondit aussi la réflexion sur les cicatrices indélébiles causées par la disparition des êtres chers. Loin du film à thèse, **The Clone Returns Home** se démarque surtout par sa composition de splendides images laiteuses et vaporeuses. L'utilisation du brouillard dans plusieurs passages ajoute une dimension presque fantomatique au récit. Le cinéaste use à profusion de plans fixes s'harmonisant à merveille avec des paysages ruraux japonais qui dégagent une impression de tristesse infinie. Les scènes d'intérieur sont, quant à elles, accompagnées d'une trame sonore finement travaillée et composée essentiellement de bruits sourds conférant à la proposition son caractère distinctif. Empruntant à l'allégorie pour enrichir son propos, Nakajima tire également avantage des silences pour suggérer les ressentiments des personnages. À la fois paisible et prenant, **The Clone Returns Home** est une œuvre singulière, un film de science-fiction philosophique. De loin, le film le plus envoûtant du festival. ■

The Clone Returns Home

35 mm / coul. / 110 min / 2009 / fict. / Japon

Réal. et scén. : Kanji Nakajima
Image : Hideho Urata
Mus. : Yuta Yamashita
Mont. : Ken Mimeta
Prod. : Kiyoshi Inoue
Int. : Mitsuhiro Oikawa, Eri Ishida, Hiromi Nagasaku, Kyusaku Shimida